

MAXIMILIEN RUBEL, UNE ŒUVRE EN TROP*

Louis Janover

La terre la plus étrange sur laquelle aborde l'éternel naufragé des *Voyages de Gulliver* de Swift n'est pas celle des géants et des nains, où il suffit à l'œil de s'accommoder à la taille. En revanche, le monde des Houyhnhnms sur lequel il échoue a de quoi jeter le trouble dans son esprit. La noble espèce des chevaux intelligents, au comportement «si logique et rationnel, si sagace et judicieux», a dompté les Yahoos, incarnation de la race humaine qui étale ici ses vices au grand jour. Et à l'inverse de ces bêtes misérables, qui respirent la duplicité, les Houyhnhnms sont gouvernés par la raison et ignorent «l'acharnement à soutenir des opinions fausses ou douteuses». Ils n'ont pas de mots pour désigner le mensonge et les faussetés, et il n'est chez eux de parole que pour comprendre leurs semblables, les éclairer et recevoir des informations sur les faits. Bien en peine de penser l'impensable, donc de mal penser, ces créatures parlent fort sagement, fort philosophiquement, de «la-chose-qui-n'est-pas».

Dire «la-chose-qui-n'est-pas», c'est trahir la nature même du langage pour en faire l'expression d'un état pire que l'ignorance, car celle-ci n'est qu'un défaut de connaissance, non un déni de la connaissance. On ne saurait concevoir rien de plus pernicieux que d'amener son prochain à croire qu'«une chose est noire quand elle est blanche ou qu'une autre est courte quand elle est longue», donc de le préparer à accepter l'inacceptable.

Inconcevable, en effet, pour les Houyhnhnms, le procédé n'a pas de secret pour ceux qui veulent abuser leurs semblables en faisant violence aux esprits. C'est ainsi qu'une armée de Yahoos aux ordres n'a rien épargné pour tordre chacun des mots utilisés afin d'emprisonner la pensée dans leurs rets. Leur objectif, des plus terre à terre : doter «la-chose-qui-n'est-pas» en URSS, et ne pouvait y être, à savoir le communisme, d'une réalité illusoire.

Il ne manque pas, il est vrai, d'œuvres destinées à montrer que «la-chose-qui-était» en Union soviétique ne correspondait en rien à la description idyllique de cette société. D'autres avant Maximilien Rubel s'étaient aventurés fort loin sur cette voie et la recherche actuelle semble ne rien laisser d'inexploré derrière elle. Pourtant, seule son analyse demeure taboue. Elle est ignorée aussi bien de ceux qui ont maquillé la vérité et

se sont prudemment érigés en gardiens des ruines du Temple, comme guides de leur parcours d'antan, que de la pléthorique intelligentsia désireuse d'enterrer Marx et le communisme sous les décombres du stalinisme.

Une fois écrite son «Essai de biographie intellectuelle» de Karl Marx, d'un Marx qui «acceptant à la fois le possible et le nécessaire, non comme des catégories abstraites, mais comme les éléments mêmes d'une pensée vivante, [...] se faisait le promoteur d'une éthique» où la lutte des classes et sa finalité émancipatrice tenaient la place du normatif, Rubel a construit son œuvre par apports successifs. Il s'agit d'articles ou de conférences souvent conçus en réaction aux affirmations péremptoires des défenseurs d'une orthodoxie marxiste qui, à l'époque, allait si bien de soi qu'en contester la légitimité était tout bonnement impensable et iconoclaste.

Les sujets ont été regroupés par thèmes, mais la pensée ne se laisse saisir dans son unité qu'au moment où le lecteur peut embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de la réflexion. Les contributions marxologiques sur la connaissance de l'œuvre alternent avec des critiques sur l'histoire de l'URSS et le destin du marxisme. D'où la nécessité de dégager le fil conducteur des différentes parties de ce recueil d'articles, donc d'aller à Marx pour resituer la pensée de Rubel, puisque aussi bien c'est à Marx que nous mènent et nous ramènent ces écrits, à travers ses multiples retours sur le passé du communisme et l'avenir de l'utopie.

Tel est donc le problème : reprendre l'argument de façon à montrer en quoi et pourquoi une telle œuvre, qui paraît ne parler que du passé, reste «de trop» au royaume où les Yahoos sont rois. Quel est en fait, sous des aspects de neutralité, le critère de sélection idéologique qui détermine les choix et les orientations actuels (1)?

MARX A L'ENDROIT

Spinoza pensait que «la plupart des erreurs consistent en cela seul que nous ne donnons pas correctement leurs noms aux choses». Et Marx en voyait la raison dans l'intérêt de classe, alliée inopinée de l'ignorance. Un cas illustre à merveille cette cécité. Aux yeux de Nicolas Berdiaev, qui pourtant n'était pas le moins averti en la matière, «la révolution communiste s'accomplit en Russie [...] en contradiction avec la plupart des affirmations de Marx sur le développement de la société (2)». Etonnant renversement de causalité ! La révolution bolchevique a été baptisée communiste au nom de Marx et de sa théorie, mais ce communisme ne correspond à rien de ce que Marx a baptisé de ce nom. La logique et le bon sens commanderaient donc d'inverser la proposition et de ne plus parler de communisme à ce propos; ou d'admettre que, conformément aux prévisions de Marx et d'Engels, Octobre a précipité la Russie sous les fourches caudines d'un certain capitalisme sans rapport aucun avec une «certaine idée» du communisme.

Ce que de savants interprètes ne surent ou ne voulurent pas voir ne fut pas ignoré de tous.

«Toutes les observations objectives concordent pour caractériser la négation d'une orientation communiste dans l'URSS industrialisée (3).» A la lumière de ce qui suivit, la remarque de Boris Souvarine, émise à une époque où l'on pouvait encore exprimer quelques doutes, devrait exclure l'ombre d'une hésitation : l'URSS industrialisée s'est présentée bel et bien comme la négation du communisme. Mais dans l'univers mental des Yahoos, l'accumulation de preuves ne fait que conforter la nécessité de la dénégation. Plus le régime, en s'éloignant dans le temps de son acte de naissance, devenait le contraire de ce qu'il prétendait être, plus il devait être présenté comme étant ce qu'on en disait. Et comme les Yahoos exerçaient désormais dans le monde intellectuel le monopole de la violence verbale, s'imprimera dans les esprits au fil des ans l'inversion de sens que Souvarine redoutait au point d'y voir la perversion suprême des idéaux d'émancipation humaine : «La plus grande défaite jamais subie par le socialisme réside dans ce phénomène de dépravation collective qui consiste à inculquer aux enfants et aux adolescents tout le contraire d'une doctrine en gardant les mêmes vocables (4).»

Victorieux sur tous les fronts, maîtres de l'appareil d'éducation et d'inculcation d'un Etat irriguant de sa volonté hégémonique les moindres nervures de la société cultivée, les bolcheviks n'ont pas eu de mal à faire passer leur message. Et leurs

ennemis prendront leurs déclarations sur Octobre au pied de la lettre, plus encore que leurs amis, souvent trop imprégnés de la pensée du matérialisme historique pour ne pas concevoir des doutes sur une interprétation qui mettait derechef l'histoire sur la tête. Mais le flot devait inévitablement suivre la pente la plus forte. «Le triomphe de la révolution russe permit l'assimilation à peu près complète d'une version spécifiquement russe du "marxisme" avec le marxisme en général (5)» — et avec Marx en particulier.

Que l'appellation de communisme pour désigner le régime dit soviétique ait été reprise par l'intelligentsia progressiste, liée par de mêmes intérêts de classe et une même soif de modernité à «la nouvelle bourgeoisie», ressortit certes à un tel phénomène. Mais ce consentement unanime consacrant un usage pervers remplit une fonction idéologique évidente. Au fur et à mesure que le régime établi en URSS s'assurait par la durée une légitimité historique, les critiques ont été prises dans la problématique même que définissaient le nouveau pouvoir et ses scribes.

Ainsi, les vainqueurs ont imposé une conception unique de la révolution bolchevique, et tout enfermé dans la même vision factice de la réalité, transformant l'histoire en mythologie pour accréditer le «mensonge déconcertant» du siècle et discréditer les thèses les moins contestables de Marx sur le sens du communisme. La chute définitive de l'URSS a laissé debout le mythe originel de la révolution russe, baptisée révolution prolétarienne et socialiste. Il en a même été renforcé en ce sens que le régime s'est effondré non pour ce qu'il était, mais comme réalisation de ce qu'il n'était pas. Tout ce que le bolchevisme a dit sur son propre compte fait figure de vérité révélée, et comme la mystification fut universellement acceptée, elle continue à déteindre sur le présent et à hypothéquer l'avenir.

Le stalinisme a disparu, mais il ne cesse de déposer ses sédiments d'impostures au fur et à mesure que les militants livrent le récit de leur propre expérience. Et de fait, parler de Marx, du communisme et de la révolution prolétarienne revient pour eux à parler du bolchevisme, comme si toute l'histoire du mouvement ouvrier convergeait vers cet événement fondateur. Inversion radicale de perspective, car Octobre marque au contraire le commencement de la fin de l'Idée communiste et le début d'un nouveau chapitre dans l'histoire de l'asservissement. Et c'est pourtant cette mémoire que les témoins inscrivent dans le Livre sous le nom de communisme — un mot qui non seulement ne correspond à aucune idée, mais recouvre la négation de ce qu'il prétend exprimer.

Au-delà des manipulations sémantiques des uns et des autres, et de leurs

efforts pour déplacer le point de basculement entre le léninisme et le stalinisme, tous les frères ennemis aujourd'hui réconciliés se sont retrouvés d'accord sur l'essentiel, tous ont conservé la même perception rétinienne de la réalité historique : là où Marx prévoyait une longue période de maturation et de transformations, dix jours auraient suffi pour ébranler le monde, le génie de Lénine et de Trotski pour le transformer, la trahison de Staline pour le reconstruire sur des bases monstrueuses. La fleur se serait épanouie ou fanée alors même que manquaient la tige et les racines ?

Les trotskistes rattachaient à Staline la dégénérescence de la dictature du Parti. D'autres, plus avertis, avaient fini par voir le ver à l'œuvre dans le fruit, et par incriminer Lénine. Mais la nature même du fruit et son origine ne faisaient mystère pour personne : une révolution prolétarienne — ou socialiste, ou communiste, ou marxiste, selon convenance — qui avait mal tourné et donnait beaucoup à penser sur l'arbre lui-même.

«Comment une révolution qui a commencé comme révolution socialiste a-t-elle pu engendrer ce régime que j'appelle capitalisme bureaucratique total et totalitaire ? (6)» Pétition de principe, cette question, qui serait aux yeux de Cornelius Castoriadis la «clef de la compréhension de l'histoire contemporaine», définit le caractère de «la révolution» non par les rapports de forces entre classes aux intérêts différents, mais par l'idéologie destinée à en mystifier le sens. L'énoncé oblitère en fait le problème, qu'il faut reprendre au point même où il apparaît dans l'œuvre de Rubel : pourquoi une révolution qui a commencé et s'est développée comme une révolution de type bourgeois a-t-elle été baptisée prolétarienne et socialiste alors même que le prolétariat, sous contrôle du Parti, ne disposait dans la société d'aucune des conditions pour donner aux luttes une impulsion socialiste décisive.

Tous les intellectuels qui ont suivi un itinéraire semblable se satisfont eux aussi de l'imagerie du trotskisme : Au commencement était une révolution prolétarienne ou socialiste. Et cette définition, qui s'arrête généralement à la dénomination, rend d'emblée inintelligible l'idée même en la détachant de son objet. Car dans la théorie politique de Marx, une révolution prolétarienne ne s'improvise pas : elle suppose un tel degré de maturité des conditions matérielles, intellectuelles et culturelles que son existence est la preuve que le type de société qu'elle doit aider à naître est désormais inscrit dans les rapports sociaux et interdit de fait tout retour en arrière. Un simple coup d'œil sur Octobre suffit pour y découvrir dès l'origine l'empreinte d'un «socialisme» dominé par l'organisation du travail capitaliste et placé sous tutelle par le Parti. L'idéal de

Lénine n'était-il pas, selon le Trotski de 1904, d'ériger «le principe technique de la division du travail en principe de l'organisation social-démocrate» et de créer le militant parcellaire conforme à la discipline de la fabrique ?

Dans cette perspective, la dictature du prolétariat découle des mesures prises par une organisation médiatrice, un parti qui, agissant au lieu et place des intéressés, et en leur nom, s'empare de l'Etat, confisque les moyens de production à leurs propriétaires et applique un programme destiné à bouleverser de fond en comble les structures économiques et sociales pour imprimer au développement une finalité conçue comme la réalisation du communisme. Paradoxe absolu, le jacobinisme et le bonapartisme que Marx avait mis à la porte du mouvement ouvrier reviennent par la fenêtre ouverte sur l'avenir par la volonté du Parti.

Ainsi ont été point pour point inversés tous les postulats de la conception matérialiste de l'histoire telle que Marx, avant même *Le Manifeste*, en avait exposé le principe intangible : l'abolition de «la domination politique bourgeoise (7)» dépend avant tout de «conditions matérielles» mûries sous les rapports de production capitalistes. La Préface du *Capital* met les points sur les i : «une société ne peut ni dépasser d'un saut ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel».

Vint Octobre, et chacun s'efforcera d'annuler la leçon et de prendre pour parole d'évangile prolétarien les décrets du Parti et son discours solipsiste. «Lorsque la classe ouvrière russe s'empare du pouvoir le 25 octobre 1917, le comité militaire révolutionnaire, qui avait pris le pouvoir au nom du soviet des ouvriers et de soldats de Petrograd, annonça à la classe ouvrière russe et au monde entier le changement accompli en déclarant : la cause de la paix est entre les mains puissantes du prolétariat (8).» La classe ouvrière qui se parle à elle-même par la voix du Parti, ce numéro de ventriloquie opéré par Karl Radek, dirigeant bolchevique influent, est devenu l'essence même de la propagande soviétique. Mais ce «substituisme» était déjà si bien ancré dans les habitudes de pensée militantes que les mots se prêtaient à toutes les métamorphoses. Et c'est ainsi que totalitarisme et communisme ont fini par s'entrelacer jusqu'à ne faire qu'un dans les esprits.

Les exceptions, rarissimes, confirment la règle qui nourrit de lieux communs cette fin de siècle ! Tous les auteurs frottés en leur passé de marxisme-léninisme se bercent de la fiction qui fait du soulèvement bolchevique et du Parti-démiurge l'alpha et l'omega de l'histoire soviétique, alors que ses activistes les plus zélés furent eux-mêmes portés, souvent à contrecœur, par la nécessité historique dont ils firent vertu socialiste :

l'accumulation primitive du capital et l'organisation coercitive du travail avec son cortège d'horreurs et de terreurs. La correspondance et les écrits de Marx et d'Engels sur «le tsarisme et la commune russe», mis au jour par Maximilien Rubel, rendent à cet égard nulles et non avenues toutes les illusions sur le communisme qui ont cours aujourd'hui et montrent que la théorie offrait quelques repères pour se guider dans la tourmente.

Écoutons Engels parler à la «citoyenne» Vera Zassoulitch en avril 1885 de la future et inévitable révolution russe, là où, «le 1789 une fois lancé, le 1793 ne tardera pas à suivre» :

«Eh bien, si jamais le blanquisme — la fantaisie de bouleverser toute une société par l'action d'une petite conspiration, avait une certaine raison d'être, c'est certainement à Pétersbourg. Une fois le feu mis aux poudres, une fois les forces libérées et l'énergie nationale de potentielle, transformée en cinétique [...] — les hommes qui ont mis le feu à la mine seront enlevés par l'explosion qui sera mille fois plus forte qu'eux et qui cherchera son issue comme elle pourra, comme les forces et les résistances économiques décideront.

«Supposons que ces hommes s'imaginent réussir à s'emparer du pouvoir, qu'importe ? Pourvu qu'ils fassent la digue, le torrent lui-même fera bientôt raison de leurs illusions. [...] Les gens qui se sont vantés d'avoir fait une révolution ont toujours vu, le lendemain, qu'ils ne savaient point ce qu'ils faisaient; que la révolution faite ne ressemblait pas du tout à celle qu'ils avaient voulu faire.»

Ces hommes, ce furent les premiers bolcheviks. Ils croyaient grâce à leurs idées et leurs actions ouvrir une brèche pour le socialisme, mais le courant qui s'y engouffra charriait tout autre chose. Le drame vint de ce que leurs illusions passèrent pour la réalité et que ce 1793 qui balaya la Russie s'imposa pour l'image du communisme. On comprend que Staline, dans une lettre au Politburo datant de 1934, ait pu parler à propos de Marx et d'Engels de leur «surestimation du rôle de la révolution bourgeoise en Russie», rectificatif historique qui sonne comme un hommage à la lucidité des «fondateurs».

Le torrent de l'industrialisation qui dévasta tout sur son passage, il est désigné par le titre même de l'œuvre maîtresse de Marx, «Le Capital», et c'est celui précisément qu'il convenait de taire pour lui substituer celui de socialisme. Dans tous les cas, l'expropriation de la grande masse paysanne y est décrite comme le chemin de croix obligé qu'emprunte toute société qui «sur des bases historiques données» doit développer «aux dépens du travailleur [...] la force collective du travail». Il faudra attendre la soviétologie pour apprendre de Martin Malia que la collectivisation aurait été un «terrible désastre pour le pays» et l'industrialisation une relative «réussite de l'expérimentation soviétique». Mais puisque les deux tâches n'étaient pas dissociables, et ne pouvaient être conçues l'une sans l'autre, l'échec de l'une fut aussi celui de l'autre, et s'il y eut «réussite», alors la Terreur comme ressort de la reproduction forcée et forcenée participe

de ce succès.

Cette accumulation du capital, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a commencé sous le tsarisme, s'est poursuivie sur une échelle réduite avec Lénine et Trotski, et elle s'est développée avec Staline happé par le même engrenage, et trop heureux d'y prêter la main et d'enfiler le gant de fer. Mais on ne répétera jamais assez l'avertissement que Marx aurait pu mettre en exergue de son œuvre : le capital arrive au monde en suant la boue et le sang par tous les pores. Qu'importe alors la poigne des dirigeants politiques, le résultat reste le même : la division du travail produit la même pyramide hiérarchique, car il s'agit de frayer au capital un chemin sans égard pour les obstacles humains. Les économistes du Parti le savaient et ne se firent pas faute de le théoriser : en l'absence de colonies à pressurer jusqu'à la corde, le surproduit nécessaire pour l'industrialisation devrait être prélevé sur le dos des paysans. Tout dépendrait du rythme et de la manière ! Il «fallait utiliser la force de travail brute des larges masses paysannes dans les organisations de l'armée du travail», commentera Karl Radek en 1922; et ces méthodes «seront nécessaires chaque fois que le gouvernement ouvrier-paysan devra réaliser la reconstruction au rythme le plus rapide (9)». Staline ne dira pas mieux au moment de la grande collectivisation !

La bureaucratie-prêtre a reçu des exploités eux-mêmes le nom de bourgeoisie rouge. Caste ou classe ? On a pu discuter *ad nauseam* de la pertinence de la catégorie utilisée pour désigner les nouveaux maîtres en fonction du mode d'appropriation et de distribution. Il reste que du point de vue de ceux d'en bas, la propriété collective était tout aussi privative que la propriété privée, et ceux d'en haut occupaient la place d'une «nouvelle bourgeoisie» — en tant que «personnification des catégories économiques» du capitalisme d'Etat.

Dans «La croissance du capital en URSS», texte clef de son argument, Maximilien Rubel cite des extraits d'un discours où le grand architecte du socialisme apporte sa pierre à l'édifice : «Notre grande industrie socialiste, déclare-t-il, se développe selon la théorie marxiste de la reproduction élargie, chaque année, elle augmente en volume, elle accumule, elle avance à pas de géant.» Sauf que le processus ainsi décrit est emprunté au grand classique de l'exploitation : la mise en valeur du capital. La répression léninienne, puis la terreur stalinienne s'enracinent à coup sûr dans cette nécessité qui était indépendante de la volonté politique des protagonistes. Le stalinisme avait précédé Staline, la Terreur entrainait de toute part dans la société avant qu'apparût le grand terroriste lui-même. Ce fut un hasard que tout nécessitait, dirons-nous pour reprendre la formule d'un écrivain aussi célèbre que décrié.

Bien qu'il n'ait assisté qu'à la naissance des nouvelles formes de servitude, Marx, par la seule force de l'abstraction, a su voir les conséquences de ce paradoxe : à un pôle, le développement des forces productives, nécessairement vouées à produire et à reproduire l'univers marchand; à l'autre, le renforcement du pouvoir censé représenter la communauté, pouvoir profane qui néanmoins exprime sous une forme séculière, dans sa seule réalité d'Etat, la base universelle dont il a dépouillé le christianisme pour se l'approprier.

«Sans doute, écrit Marx, aux époques où l'Etat politique comme tel naît de la société civile dans la violence, où la libération de l'homme par lui-même tend à emprunter la forme de la libération de soi politique, l'Etat peut et doit aller jusqu'à l'*abolition de la religion*, voire jusqu'à l'*anéantissement* de la religion, mais uniquement de la manière dont il procède à l'abolition de la propriété privée, dont il proclame le maximum, la confiscation, l'impôt progressif, voire l'abolition de la vie, la *guillotine*.

«Dans ses moments d'exaltation, la vie politique cherche à étouffer le principe dont elle procède, la société civile et ses éléments, afin de s'imposer comme la vie réelle et harmonieuse de l'homme, sa vie générique. Mais pour y parvenir, il lui faut se dresser *violemment* contre ses propres conditions d'existence, proclamer la révolution *permanente*, et c'est pourquoi le drame politique s'achève par le rétablissement de la religion, de la propriété privée et de tous les éléments de la société civile, tout aussi nécessairement que la guerre s'achève par la paix (10).»

Et Marx brosse un tableau saisissant de la fin du drame quand, dans *La Sainte Famille*, il montre le triomphe de l'égoïsme de classe trop longtemps refoulé, une fois fanées les fleurs d'enthousiasme de la révolution et évanoui son pathos : «La puissance de cet intérêt fut telle qu'il vainquit glorieusement la plume d'un Marat, la guillotine des hommes de la Terreur, le glaive de Napoléon, tout comme le crucifix et le pur sang des Bourbons (11).»

Dans l'exaltation première de leur révolution politique victorieuse, les bolcheviks firent jouer ces mêmes ressorts pour imposer le pouvoir sans partage de l'Etat émancipé de la religion; et pour proclamer le règne de l'égalité abstraite entre citoyens-camarades, détenteurs d'une souveraineté illusoire et remplis de cette universalité irréaliste, le «communisme», érigée par le Parti en ersatz de religion. L'Etat dit soviétique, communauté factice agissant au nom de l'intérêt général, s'est efforcé de refouler l'égoïsme des intérêts privés et nationaux pour prendre en compte la tâche du «capitaliste collectif» (Engels, *Anti-Dühring*), la seule qu'il lui était alors possible de mener à bien en

Russie : l'industrialisation et la modernisation du pays, avec l'accentuation de la «division sociale» depuis longtemps à l'œuvre sous le tsarisme.

Certes, la conclusion semble démentie par les rebondissements inouïs de l'intrigue. Marx y prévoit la revanche de la société civile comprimée et le retour de l'Etat à sa fonction de représentant général des intérêts les plus puissants. Mais si le déroulement réel de la révolution russe s'est écarté au départ du modèle heuristique de la révolution proposé par Marx dans sa réponse à Bruno Bauer, *A propos de la Question juive*, la méthode d'analyse matérialiste permet précisément de comprendre pourquoi nous en sommes revenus progressivement au schéma initial. L'«oscillation balancée» que suscitent les ébranlements révolutionnaires projette la société au-delà du point d'équilibre, puis le ramène en deçà, avant que «la revanche rétroactive des lois de l'histoire» ne l'immobilise un temps. Cette étape paraît indépassable aux yeux de ceux qui sont arrivés à leurs fins et n'aspirent plus qu'au repos, mais même parvenir à cette moyenne eût été impossible sans la première secousse. Ainsi Léon Blum, alors imprégné de culture marxiste, décrivait-il la marche de l'histoire, nullement linéaire, et la résistance des rapports sociaux à une volonté politique toujours en éveil (12).

La manière dont Rubel démonte «Le mythe d'Octobre», en le rapportant aux tendances mises au jour par Marx dans *Le Capital*, ne laisse pas de doute : les pays les plus développés ont montré à ceux qui les suivaient sur l'échelle industrielle la voie de leur propre avenir. En dépit de tous les tours et détours, la société soviétique n'a jamais cessé de se développer conformément à la «loi économique du mouvement de la société moderne». Et l'idéologie non plus que le politique n'ont rien fait à l'affaire ! La puissance du capital fut telle que son intérêt refoula tous les autres. Il vainquit glorieusement la parole d'un Lénine, la plume d'un Trotski, les fusillades des hommes du Guépéou, le pouvoir de Staline, tout comme le crucifix et le pur sang des Romanov. Et finalement, la propriété privée a réinstauré son règne comme si de rien n'avait été.

LE CHAINON MANQUANT

De retour de Russie en 1920, Bertrand Russell, instruit désormais des conditions sociales et culturelles de la société comme de l'idéologie des nouveaux dirigeants, promettait à l'ex-empire des tsars «un essor industriel stupéfiant». Un vrai capitalisme, pur et dur, tel était en quelque sorte l'horizon indépassable de ce pseudo-communisme. Ainsi en fût-il !

Que l'on s'en tienne aux forces sociales libérées par la chute du tsarisme ou que l'on élargisse l'analyse au type de société dont ces bouleversements firent le lit, le résultat est le même : par le groupe politique dirigeant — le parti unique et l'intelligentsia petite-bourgeoise —, par la masse de manœuvre décisive en raison de son poids et de sa force d'inertie — la paysannerie transformée en population sans feu ni lieu pour être rivée comme un écrou à la machine —, par le rapport social fondamental — le salariat —, par la dynamique économique — la reproduction simple et élargie du capital —, la mise en valeur de la force de travail était vouée à prendre l'allure d'une vaste opération de conditionnement disciplinaire, avec personnel de direction et de contrôle à l'avenant. Et les inévitables effets de cette entreprise eurent tôt étouffé les promesses libertaires qu'avaient fait éclore les soviets.

Cette incorporation de la population dans une structure d'homogénéisation tentaculaire ne représente de mystère que pour ceux qui virent en elle le socialisme et en Octobre l'ère de la révolution prolétarienne. «Il faut considérer la Russie comme un pays capitaliste et un ennemi mortel du communisme [...]. La révolution de 1917 est restée une révolution bourgeoise. Ses éléments prolétariens ont été battus [...] Ce qui existe en Russie est un capitalisme d'Etat [...]. Ceux qui se réclament du communisme doivent aussi attaquer ce capitalisme d'Etat (13).» Tels étaient les principes éthico-critiques que les militants de *Rätekorrespondanz* avaient tirés de l'expérience bolchevique, qu'ils voyaient arrivée à l'heure de vérité, puisqu'en cette année 1937 rien ne subsistait des illusions révolutionnaires. La révolte de Cronstadt avait été le dernier éclair pour un impossible réveil avant que ne sonne minuit dans le siècle !

On trouvera des traces de ce point de vue dans *Socialisme ou Barbarie* et dans les débats qui se déploieront jusqu'aux années soixante-dix. Puis, la pression de la rivalité Est-Ouest et la présence de nouveaux acteurs sociaux et politiques sur le devant de la scène effaceront jusqu'au souvenir du communisme; et les fossoyeurs de Mai 68, experts

en phraséologie marxiste, finiront par parasiter cette critique pour n'en plus rien laisser subsister.

André Breton avait en son temps émis à propos du «stalinisme» un avertissement qui pouvait passer pour une évidence : «Parler de “communisme” à ce sujet est, évidemment, déraisonner à plaisir (14).» Mais cette déraison est devenue la raison de l'intelligentsia qui, après avoir un instant revisité l'œuvre de la vraie dissidence pour s'en approprier certains éléments, entend ne plus rien laisser filtrer de ce passé critique afin de parler tout à loisir de révolution socialiste ou communiste, de dictature du prolétariat à propos de cet «ennemi mortel du communisme».

L'œuvre de Maximilien Rubel, associée à celle des communistes de conseils, est *le chaînon manquant de cette histoire*. Lui seul permet de départager sans équivoque le «communisme» de ce qu'il n'est pas et ne pouvait être, de faire le départ de Marx et de ses succédanés, en révélant tant les points de fausse adhérence que l'endroit même où commence la mystification. Aussi ce chaînon doit-il impérativement rester manquant dans l'historiographie officielle, car il introduit une solution de continuité dans son déroulement. Lui redonner sa place et son importance rendrait possible de reconstituer le corps entier de la mystification qui s'est greffée sur le mythe d'Octobre et survit à l'écroulement de l'URSS.

Il faudra une véritable résurrection de cette période historique, portée par un nouvel esprit critique, avant que les historiens et les chercheurs ne redécouvrent sous les flots d'archives l'existence de cet intarissable courant d'idées et n'inversent la perspective. On assiste, en attendant, à un ressassement sans fin sur le communisme, vocable qui ne correspond plus à aucune «idée» concevable, mais à l'idéologie d'un régime disparu qui tout au plus travestissait ainsi la finalité politique de son action. Et cette polémique sans objet vrai verserait vite dans l'absurde si elle n'avait au fond une fonction bien précise : faire l'impasse sur toute critique vivante, éviter que les écrits de Souvarine ou de Panaït Istrati, d'Anton Ciliga ou de Paul Mattick, dont on n'aurait garde d'oublier l'importance, n'entrent en résonance avec d'autres auteurs et une autre histoire qui donneraient un sens complet à leur dissidence, en elle-même historiquement limitée.

Rien ne semble aujourd'hui devoir échapper à l'archivage de l'histoire de ce siècle témoin. Et pourtant on n'apprend rien qu'on ne sache déjà, mais on désapprend à une vitesse vertigineuse ce qu'il conviendrait plus que jamais de savoir pour comprendre ce passé. Car évoquer certains noms réduirait à néant l'échafaudage branlant de demi-vérités qui est à ce jour le maximum de ce qu'une mémoire sélective peut retenir dans ses

mailles. Pour protéger leur histoire et préserver le présent, les artisans de la mémoire unique doivent imposer une vision moyenne de l'URSS et du martyrologe soviétique qui occulte le point de vue de la classe écrasée par la bureaucratie totalitaire. Le sens de certains événements reste tabou, et certaines critiques sont conservées sous le boisseau. Elles seront ressorties en d'autres temps et en d'autres circonstances, quand plus rien ne menacera cette recomposition historique. L'oubli, au sens orwellien, n'est pas tant dans l'éradication de la mémoire que dans la mise en perspective biaisée des événements. Elle consiste, par exemple, à porter au crédit du régime les sacrifices que le peuple dut consentir pour survivre.

Tel est en effet le principe de confusion sur lequel repose le révisionnisme en cours. Ces «échangeurs» entre la mémoire du bolchevisme et le néo-stalinisme sont indispensables pour inscrire une certaine vision déformée mais conforme de l'histoire. Chaque repère arasé, et les critères d'évaluation et de comparaison théoriques détachés de leur contexte historique, toute forme d'opposition s'intègre dans l'ordonnement objectif des événements; stalinisme et antistalinisme s'inscrivent alors au même titre comme expression du «communisme» dans le grand livre de la mémoire, où Marx et l'utopie révolutionnaire figurent à la rubrique «totalitarisme».

On conçoit pourquoi les écrits de Maximilien Rubel éveillent présentement si peu d'échos, et sont tout au plus utilisés comme boîte à idées. En dépit de tous les emprunts, qui nourrissent les transfuges de l'orthodoxie désireux de prendre leurs distances, l'idée même d'un *Marx critique du marxisme* reste inassimilable. Il leur est déjà difficile d'admettre que la conception matérialiste et critique du monde se rattache par ses multiples ramifications à l'utopie fondatrice, et s'y retrempe constamment. Mais surtout, cet ouvrage mine les fondements sur lesquels se sont élevées l'apologétique et la critique du bolchevisme. Et il fait apparaître que dans son double aspect, sociologique et éthique, Octobre répondait précisément aux caractères d'une «révolution bourgeoise» telle qu'Anton Pannekoek en définissait les grandes lignes dans une lettre adressée à *Socialisme ou Barbarie* le 8 novembre 1953 (15) : «Révolution bourgeoise signifie une révolution qui détruit le féodalisme et ouvre la voie à l'industrialisation avec toutes les conséquences sociales que celle-ci implique. La Révolution russe est donc dans la ligne de la Révolution anglaise de 1647 et de la Révolution française de 1789 avec ses suites de 1830, 1848, 1871.» Elle fut populaire, par «la puissance massive nécessaire pour détruire l'ancien régime», mais ensuite «le parti bolchevik réussit peu à peu à s'approprier le pouvoir» et le «caractère bourgeois (au sens large) de la Révolution russe devint

dominant et prit la forme du capitalisme d'Etat» — donc «l'exact opposé de la révolution prolétarienne».

Nous retrouvons ici la configuration que dessine le *Manifeste communiste* : «Tous les mpouvements du passé ont été le fait de minorités, ou faits dans l'intérêt de minorités». Le mouvement prolétarien est le mouvement autonome de l'immense majorité dans l'intérêt de l'immense majorité.» L'argument normatif, qui déploie le futur au temps du présent, ne laisse rien au doute, et c'est pourquoi Rubel a pu dire de Marx qu'il était «en un sens le plus utopiste des utopistes». À l'inverse, toutes les normes et justifications de l'intelligentsia au cours de son engagement depuis Octobre ont été celles de minorités au profit d'une minorité, et sa critique actuelle d'un pseudo «marxo-marxisme» au nom de la démocratie s'inscrit dans ce droit fil, même si elle en inverse les propositions.

Aussi, l'œuvre de démystification de Rubel n'a-t-elle pas simple valeur rétroactive. Là où François Furet doit opérer de curieux amalgames et de non moins surprenantes réductions à l'absurde pour greffer révolution et contre-révolution, bolchevisme et fascisme, utopie et mythe sur le même tronc de la violence révolutionnaire, laissant au lecteur le soin de tirer la conclusion qui s'impose à propos de Marx et du marxisme, Rubel refuse les approximations et les alliages douteux. Son œuvre constitue, par avance, une réponse suffisante et sans appel à cette illusion, née d'une défaite sans avenir, selon laquelle le communisme et Marx entretiendraient un rapport équivoque avec le bolchevisme et Octobre.

A l'opposé de ces remontées dans le temps, qui se perdent dans des analogies sans fond et sans fondement, la «marxologie» revendiquée par Maximilien Rubel a renoué avec le travail de l'œuvre communiste en deçà de la bifurcation du marxisme pour montrer que Marx échappe aux schématisations de l'Ecole, déjà en germe chez Engels et les premiers disciples. En un sens, le marxisme a pu se passer de Marx en le sacralisant sous l'espèce du «fondateur» d'un socialisme scientifique révéralé à l'égal d'une religion. Ainsi ont été tenus à distance les éléments anarchistes de la théorie, et neutralisés ses ferments utopistes, avant même que Lénine ne lui fasse accoucher au forceps de la plus invraisemblable théologie de la domination à l'usage des Partis uniques et des chapelles se réclamant du bolchevisme primitif.

Simone Weil en avait elle aussi la certitude : l'eût-il voulu, les prémisses mêmes de la théorie de Marx «devaient le conduire à prévoir le phénomène totalitaire et la nature des doctrines qui surgiraient autour de lui (16)». En fait, le cycle des révolutions inauguré par Octobre est passé par toutes les formes de domination compatibles, à un

moment donné, avec le mode de rapport immédiat entre les «maîtres des conditions de production et les producteurs directs», compte tenu du «niveau déterminé du développement du genre et du mode de travail et par suite de sa productivité sociale». Le totalitarisme, que d'aucuns considéraient comme un système échappant au déterminisme économique du capital, réapparaît désormais dans cette histoire comme un mode de domination correspondant «à un moment donné» de son développement.

Otto Rühle a parfaitement saisi l'esprit de cette dynamique de «massification» totale et son double caractère : tendance irrésistible du capital, elle se cristallise ici dans un nouveau type de pouvoir. Rühle voit dans l'adhérent au PC «l'homme de l'ère capitaliste», dans l'organisation du Parti «une réplique de la réalité bourgeoise et de ses lois», et dans le pouvoir dit soviétique «une dictature incarnée de l'ère des machines dans la politique (17)». Mais surtout, il a décrit l'enfermement solipsiste du pouvoir soviétique qui «tourne avec une monotonie monomaniaque dans un cercle égocentrique» pour imposer la «normalisation de l'être social».

Certes, un alliage inédit d'éléments historiques, idéologiques et sociaux a pu produire une forme de domination non prévue dans les annales du siècle, où le passé saisit le vif pour échapper à la mort. Mais pour nommer ce qu'il advient de nouveau, et rendre intelligible cette venue au monde, il faut bien dire quelque chose qui se rapporte à une chose, et cette chose ne peut venir que d'effets et de causes qui étaient déjà là. Aussi Maximilien Rubel nous renvoie-t-il aux fondamentaux de la société de classes, donc à l'explication que récusent aujourd'hui ceux qui s'emploient à mettre entre parenthèses tout rapport de causalité historique et à vider les mots de toute réalité empirique : quelles combinaisons de causes «déjà là» ont produit cet effet-là, qui est à son tour devenu cause, car il a révélé une autre finalité, une autre «idée» déjà à l'œuvre dans le corps social ?

Appliqué à nos régimes oligarchiques, le mot démocratie ne vaut guère mieux que celui de communisme pour désigner le pouvoir total des PC. Il s'agit toujours de formes de domination liées à un rapport social de production, donc de classes, arrivé à un stade déterminé de son évolution, d'une phase particulière d'un processus de développement historique. Tous les stades de ce développement se distinguent par certains traits communs, par certains caractères généraux qui s'articulent très diversement et se déploient en déterminations variées. La superstition politique consiste à détacher du processus historique tel moment particulier pour en faire la détermination essentielle d'une époque de manière à transformer le particulier en général.

On ne viendrait à croire que dans ce monde sens dessus dessous, la relation

politique de pouvoir précède et fonde la relation économique d'exploitation, et qu'elle peut s'imposer comme la seule logique du système social. Mais l'idée même d'une telle hiérarchie dans les instances de la critique implique une dissociation épistémologique sans grand sens opératoire s'agissant de la réalité sociale; et c'est précisément l'inanité un tel découpage que fait apparaître Maximilien Rubel en soulignant la cohérence et l'indissociable unité de l'analyse marxienne qui, si elle ménage les «transitions dialectiques», ne perd jamais de vue la totalité organique du système dominé par le capital.

En dépit de toutes les théories pour expliquer que le Politique avait pris le dessus sur l'Economique, l'Empire du mal n'a pas mieux résisté à la grosse artillerie marchande que l'Empire du rêve décrit par Alfred Kubin dans *L'Autre Côté*, roman où plus qu'en aucune autre fiction souffle le vent d'une terreur impalpable avant que l'Américain, symbole de la modernité conquérante, n'y mette bon ordre. Le dessous a fini par prendre le dessus.

LA MARXOLOGIE AU MIROIR DES MARXISMES

C'est un paradoxe, en apparence, de trouver l'œuvre de Maximilien Rubel dans une collection placée sous le signe de la «Critique de la politique». L'opinion savante, qui a creusé un sillon profond dans les esprits, ne veut-elle pas que Marx ait emprisonné sa pensée dans le corset serré de l'«économie», étouffant ses intuitions les plus fécondes ? Il n'aurait rien laissé de substantiel sur l'Etat, rien qui puisse nous éclairer sur un phénomène comme le totalitarisme. Puisqu'il n'existe pas un exposé systématique et complet des positions de Marx dans ce domaine, une chose semble claire aux yeux des sociologues et des historiens fidèles aux impératifs méthodologiques de la spécialisation : pour l'auteur du *Capital*, cette réflexion passait au second plan, elle était seconde, voire secondaire, au regard de l'analyse de l'exploitation. Et d'apporter comme preuve irréfutable et suffisante le contenu du grand œuvre de Marx, l'obsession de sa vie, à savoir la critique de l'économie.

Là est sans doute un des points les plus forts de l'éclairage offert par Maximilien Rubel, et de la démarche qu'il adopte : nul besoin, en effet, d'une énième interprétation pour donner à voir que «L'Economie» de Marx, nom par lequel l'auteur du *Capital* désignait le projet d'ensemble de son œuvre, ne fait pas de lui un «économiste». Mais le caractère même de sa critique est à l'origine du paradoxe sur lequel certains croient ainsi mettre le doigt. La théorie marxienne du politique n'est pas, et ne pouvait être l'objet d'un traité séparé, car elle n'est autre précisément que le fil conducteur du *Capital*. Résumons-en la formule : la «loi économique du mouvement de la société moderne» est en même temps la loi politique du mouvement de la société moderne, et la méthode d'analyse respecte scrupuleusement l'unité du métabolisme social.

La pensée politique de Marx ne peut se lire comme une section particulière de son «Economie». Elle est le cœur de la critique de l'économie politique puisqu'elle découle de la relation spécifique que nouent entre elles les trois classes principales de la société capitaliste. Loin d'avoir, par «extension abusive», appliqué au domaine historique le «paradigme cognitif des sciences de la nature avec ses "lois", ses déterminismes, ses "prévisions" purement objectives, son évolutionnisme linéaire (18)», Marx a montré que le capital, en se soumettant la société, obéissait lui-même au commandement du Grand Horloger : «Accumulez, accumulez, c'est la loi et les prophètes !»

Là où le travail réifié de l'individu est ravalé à sa seule dimension de capital variable, l'histoire se présente effectivement comme le produit de catégories

économiques, comme domination et fétichisation de l'Économie, et le progrès s'identifie à un stade supérieur de l'accumulation. Le «nouveau matérialisme» se «propose au contraire comme la nouvelle praxis, dont il est au même titre la théorie au double sens de critique de l'existant et d'intuition rationnelle du futur (19)».

Ici, la double structure de l'œuvre de Marx ne risque pas d'apparaître comme la juxtaposition de deux éléments séparés au départ, ainsi que semblent le penser les présentateurs anglais de l'œuvre de Rubel. «Pour Rubel, soulignent-ils, la doctrine de Marx contient à la fois des éléments éthico-utopiques et des éléments purement scientifiques (20).» Interprétation discutable, à laquelle Rubel, il est vrai, a pu prêter le flanc. Ne lit-on pas dans le liminaire des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, «que l'actualité de Karl Marx réside moins dans la valeur scientifique de sa théorie économique que dans la validité éthique de sa critique radicale des institutions». Se trouveraient ainsi séparés les éléments constitutifs de cette analyse, et dissociés l'énoncé de la dénonciation, alors que la finalité éthique est l'affirmation de cette unité. Telle est d'ailleurs la pensée maîtresse de Rubel qui, dans la conclusion de son *Essai de biographie intellectuelle*, insiste sur ce point : «Mais là où science et éthique s'interpénètrent, là réside toute l'originalité de Marx.»

Car le projet normatif est l'expression directe du rapport de classes, exposé du point de vue des exploités, qui est l'objet même de «la compréhension scientifique de la structure économique de la société bourgeoise», du mode de production capitaliste et des rapports de production et d'échange qui lui correspondent. Que nous apprendrait-il sur notre monde ? Que l'«économie» nous ramène sans cesse aux conséquences sociales et politiques des événements, et à leur cause, donc à la validité éthique de la critique marxienne des institutions, qu'il s'agisse, par exemple, du retour de l'URSS dans le giron de la propriété privée, ou des phénomènes de fusion et de concentration qui rythment la marche en avant de l'accumulation,

Rapports de production et rapports de classes sont comme l'avant et le revers d'une réalité sociale, les moments d'une totalité, que la méthode d'exposition oblige à appréhender successivement. Et il en est ainsi parce que le capital, loin d'être un rapport économique, est un rapport social. Dès lors, le procédé d'investigation est d'un même mouvement économique et politique, critique de la civilisation bourgeoise et théorie de la révolution. «Les propositions relatives aux connexions inhérentes à la structure économique, politique, juridique et intellectuelle d'une société déterminée, et à l'évolution de ces connexions structurelles (21)», servent à l'analyse empirique de la société bourgeoise en même temps qu'à sa critique radicale.

Cette articulation entre l'argument «sociologique» et l'élément normatif, cette conception du communisme comme «mouvement réel qui abolit l'ordre établi», mais ne peut s'établir dans l'ordre réel avant cette abolition trouve son expression dans le Plan de l'Economie. Là en effet Marx s'applique à dégager de manière claire qui soit les liens logiques et dialectiques entre les catégories qui constituent la structure interne de la société bourgeoise, Capital, Travail salarié, Propriété foncière, et sur lesquelles reposent les classes fondamentales, Bourgeoisie, Prolétariat, Propriétaires fonciers-paysannerie (22).

La critique scientifique du mode de production capitaliste et l'argument éthique ne font qu'un, car le sujet social de l'histoire ne saurait être un simple objet du développement objectif. La «collision» entre les forces productives et les rapports de production, ressort caché de l'évolution historique, met en jeu les deux faces d'une même réalité sociale; mais il n'est guère possible de poser que l'un des éléments de la «totalité», à savoir la formation socio-historique particulière étudiée, est «autonome» ou «indépendant» par rapport à l'autre, d'établir des rapports de réciprocité fortuits et de lier ces catégories «simplement comme un objet à son reflet». Cette formule, Marx l'utilise précisément dans l'«Introduction générale...» de 1857 pour mettre en garde contre une telle marque «de grossièreté et d'inintelligence» théorique.

Séparons un élément de l'autre. Ne reste alors qu'un sociologisme ou un économisme. Aussi peut-on dire que la critique de l'économie est le moyen destiné à démontrer une thèse qui, elle, est éminemment politique : rapports de domination et de servitude sont indissociables des rapports d'exploitation, et nous retrouvons ainsi au cœur du corpus «scientifique» l'intuition originelle de Marx, «car domination et exploitation ne sont qu'une seule et même idée», comme il le soulignait en 1843 à l'intention de son ami Arnold Ruge.

*

A l'époque où Rubel écrivait, aucune pensée d'opposition ne pouvait marquer son espace et définir la place qu'occupait Marx dans cette constellation critique sans se référer à la présence de l'URSS et d'une armée de scribes à son service. Enoncer le vrai revenait à dénoncer ce faux. Mais puisque le faux a disparu de lui-même, que devient le vrai qui fut ainsi appelé à la lumière ?

L'effondrement de l'URSS et la mort du marxisme institutionnel permettent à l'œuvre de Rubel de se libérer de l'impensable référent, qui semblait tout éteindre sous

son ombre. Paradoxalement, sa pensée apparaît plus actuelle que jamais et prend une nouvelle dimension critique. Malgré qu'ils en aient, c'est à ses questions et à nulles autres que sont tenus désormais de répondre les héritiers intempestifs; c'est à cette aune qu'ils sont contraints de mesurer ce qu'ils firent et dirent au nom de Marx et du communisme. Et les convergences et les rapprochements qui semblent dus au hasard ou à l'air du temps se chargent d'un sens nouveau quand on les rapporte à la connivence secrète née d'une commune origine et d'un même besoin d'en occulter le fond.

Le remplacement quasi compulsif de «marxiste» par «marxien», terme encore honni la veille, ne sonne-t-il pas comme l'aveu d'une faillite historique frauduleuse dont ils voudraient faire disparaître la trace ? Aussi ont-ils grand soin d'exercer par omission une discrète censure sur une pensée dont la seule présence dénonce l'imposture. De même, l'histoire retiendra le jugement qu'ils portent sur eux-mêmes quand ils reconnaissent que la chose qu'ils voyaient noire hier leur paraît blanche aujourd'hui, ou grise, ou d'une autre couleur. Swift n'aurait pu imaginer pareil aveu de la part des Yahoos, trop obtus pour ne pas être plus obstinés dans le mensonge, même au détriment de leur intérêt !

Scandale hier pour les marxistes de la chaire, la pensée de Rubel reste scandale pour les révisionnistes actuels. Elle arrache Marx à la fois au passé du marxisme et rend ainsi vaines les manipulations sur le présent des post-marxistes qui voudraient corriger Marx pour lui faire endosser les conséquences de leurs propres errements. Leur «Marx après les marxismes» n'est que la copie, raturée à la hâte, de leurs erreurs passées et dépassées, toujours aussi éloignée de l'original que le fut leur Marx marxiste. Laissons répondre l'auteur qui, à propos d'«existences méprisables autant que méprisées», entendait «rendre l'oppression réelle encore plus oppressive, en lui ajoutant la conscience de l'oppression, rendre leur honte plus honteuse encore en la divulguant (23)». En divulguant les mille et une ruses grâce auxquelles Marx a été mis au service d'une oppression que toute son œuvre dénonce, Maximilien Rubel a rendu l'oppression réelle plus visible et le scandale plus scandaleux. Lui donner la parole, c'est rendre la honte plus honteuse encore et ajouter ainsi à la conscience la mémoire d'une servitude dont le poids continue à peser sur le cerveau des vivants.

*

Maximilien Rubel est mort le 28 février 1996, dans quatre-vingt-onzième année. Il est né en 1905, date de la première révolution russe qui commence le

cycle de bouleversements du XX^e siècle. La Grande Guerre, Février et Octobre en Russie, la naissance de l'URSS, la montée des fascismes et du nazisme, la grande terreur stalinienne, la révolution en Espagne et la guerre civile, la Seconde Guerre mondiale, la décolonisation, l'entrée dans l'ère nucléaire et la guerre froide, la dislocation de l'URSS enfin — aussi paradoxal que cela puisse paraître, les textes réunis dans ce volume sont autant de témoignages sur cette histoire. Le sort de l'œuvre marxienne ne saurait en effet en être dissocié. Comment le défenseur intransigent de la liberté de la presse, des conquêtes politiques de la démocratie radicale et de l'émancipation humaine a-t-il pu servir de point d'honneur à un régime d'asservissement comme il n'y en eut nul autre dans l'histoire ? La question a dévoré plusieurs générations. Marx était devenu le sphinx de notre temps dont chacun s'efforçait de déchiffrer les énigmes.

L'histoire de Czernowitz, la ville où Maximilien Rubel est né et où il a suivi des études de droit et de philosophie dans les années vingt, est elle aussi à l'image des aléas de ce siècle fertile en cataclysmes : d'abord située aux marches de l'empire austro-hongrois, la capitale de la région de Bukovine fut le théâtre de violents combats entre Russes et Allemands pendant la Première Guerre mondiale. Devenue roumaine par le traité de Saint-Germain, en 1919, elle est cédée à l'URSS en 1940, réoccupée par les Roumains de 1940 à 1944 pour passer finalement dans l'orbite «soviétique» en 1947 et suivre le destin de l'Ukraine. Ici encore, les événements du siècle s'y reflètent comme dans un miroir.

Maximilien Rubel vivait à Paris depuis 1931. C'est pendant l'Occupation, en 1941, que Marx s'imposa à lui comme unique solution pour se libérer des apories du marxisme. Un groupe de marxistes français lui demanda de traduire en allemand un appel pour le faire circuler parmi les militaires de la Wehrmacht. Le texte initial comportait l'inévitable référence à Marx, et il fit naître les premiers doutes sur le socialisme scientifique et le marxisme : si le socialisme était vraiment devenu une science avec le marxisme, ses lois ne devaient-elles pas interdire toute interprétation contradictoire sur presque tous les points de la doctrine et de son application ? Et pourquoi un mouvement qui devait par définition rester anonyme faisait-il sans cesse appel à la figure tutélaire d'un fondateur ? Dès lors, il n'eut de cesse, pour percer ce mystère, de se livrer à «l'étude approfondie de la littérature marxiste et des écrits de Marx». La guerre finie, il put enfin consulter librement les documents de première main, excepté évidemment ceux que détenaient les instituts des pays «communistes».

Maximilien Rubel entra au CNRS en 1946. En 1954, il soutint en

Sorbonne sa thèse de doctorat ès lettres sous le titre «Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle» avec, en complément, une «Bibliographie des œuvres de Karl Marx». Mais il ne s'agissait pas d'ajouter un nouveau concurrent aux «ismes» déjà en présence, ni de prendre parti pour l'un ou l'autre, et pour l'un contre les autres, comme il était d'usage dans le milieu. D'une certaine manière, la critique de cette période était achevée. Elle avait produit dans la mêlée une immense littérature sur Marx, Octobre, Lénine et la révolution, à laquelle manquait seulement l'idée centrale, la finalité destinée à la rattacher à son objet vrai : son rapport critique au marxisme.

Maximilien Rubel a bénéficié de cet indispensable apport, qu'obscurcissait encore l'incertitude militante. Tard éveillé à la conscience d'un problème dont les données désormais ne devaient plus guère changer, il n'a pas eu à revenir, comme Karl Korsch par exemple, sur les chemins qu'Octobre avait ouverts à la passion et à la révolte sociales de cette génération, et qui aboutissaient à ce carrefour où la pensée tournait en rond. Selon l'«Avertissement» de Rubel à la publication d'une lettre que lui avait envoyé Karl Korsch en juillet 1951, «le penseur marxiste en voie de mutation philosophique [...] s'était trop longtemps mis au service d'un marxisme sans cesse repensé pour admettre d'emblée ce qui m'avait toujours paru l'évidence : l'incompatibilité de tout marxisme idéologique et politique avec l'enseignement de Marx (24)».

Placé ainsi à distance de ces engagements sans issue, Rubel a pu faire le pas que la raison désormais commandait et se retrouver ainsi de l'autre côté du miroir. Nul ne savait comment rompre le charme d'une orthodoxie toute-puissante sans jeter Marx et le communisme aux oubliettes. En séparant Marx du marxisme, il a tranché le nœud gordien. Et ce dernier effort, qui préservait la pensée des uns et des autres, permettait de retrouver sous le palimpseste la trame originelle, de percer une fois pour toutes l'opacité des interprétations masquantes dont les marxismes et les antimarxismes avaient surchargé les écrits de Marx.

Revenait enfin à la lumière le caractère original et unitaire de l'auteur des Manuscrits de 1844 *et* du *Capital*; du jeune Marx et du Marx de la maturité. Il était possible de briser l'envoûtement du marxisme en renouant les liens qui s'étaient distendus, voire rompus, entre Marx, l'utopie, l'anarchisme et les courants du communisme dit «pré-marxiste». C'est cette unité fondamentale que fait apparaître l'architecture des *Œuvres* réunies dans la Bibliothèque de la Pléiade, au-delà de la séparation formelle Economie-Philosophie-Politique que commandait l'impératif éditorial. Et c'est cette volonté de rendre sensible l'attitude globale, indivisible dans son principe, de la démarche marxienne qui a fait du Marx de la Pléiade l'ennemi irréductible

du Marx marxiste composé de manière à favoriser «le jeu des monopolistes falsificateurs», selon la formule sévère de Karl Korsch visant l'appropriation par Moscou de l'œuvre des «fondateurs». Rubel a anticipé en quelque sorte le moment où Marx, libéré de cette emprise, serait rendu à la liberté. Il a préparé cette œuvre pour une lecture nouvelle qui cette fois contiendrait la critique du faux communisme et celle du vrai capitalisme et, d'une même haleine, la mémoire des deux.

Si les questions du marxisme ont pour une large part perdu leur pouvoir d'interrogation, les problèmes que soulève «Marx critique du marxisme» n'ont pas fini de tarabuster les esprits. Certes, l'asservissement de masse ne se présente plus aujourd'hui sous les couleurs d'un totalitarisme rouge ou brun. Il reste que nous sommes toujours placés devant l'alternative qui hantait Marx et Rosa Luxemburg : «Socialisme ou chute dans la barbarie.» Sauf que le premier terme semble plus que jamais irréel et que le second ressemble à un Protée capable d'emprunter tous les visages et tous les noms, y compris celui du socialisme.

*

La présente édition est rigoureusement conforme à l'édition originale de 1974. Nous avons uniquement pris la responsabilité de retrancher du chapitre V, «Connaissance de l'œuvre», une recension commentée des principales lectures de Marx, qui s'échelonnent de 1840 à 1856 : «Les cahiers de lecture de Karl Marx». Elle est certes importante pour nous éclairer sur la méthode de travail de Marx, sur le «procédé d'investigation», car ces cahiers, nous dit Rubel, constituent le laboratoire d'une œuvre inachevée, et nous aident à suivre cette «gestation immense» que résume en quelque sorte la phrase de Marx à sa fille Laura : «Je suis une machine condamnée à dévorer des livres et à les rejeter transformés sur le fumier de l'histoire» (11 avril 1868). Mais pour l'essentiel, ce texte marxologique, qui fait apparaître un Marx à la curiosité toujours en éveil, étranger aux simplifications du matérialisme militant, n'apporte rien à la thèse centrale défendue par Rubel, telle que nous avons tenté de la résumer et telle qu'elle doit s'imposer au lecteur attentif.

* Introduction à la nouvelle édition de M. Rubel, *Marx critique du marxisme* (1974), Paris, Payot et Rivages («Critique de la politique») 2000.

NOTES

- ¹Nous renouons en fait ici le fil d'une réflexion menée dans les *Etudes de marxologie* et notamment dans le dernier numéro placé par Maximilien Rubel sous le signe de «Marx et la fin de la préhistoire» (n° 30-31, juin-juillet 1994). Nous renvoyons donc à notre article, «L'avenir d'une utopie» (p. 31-90), ainsi qu'à notre ouvrage : *La Tête contre le mur. Essai sur l'idée anticommuniste au XXe siècle*, Arles, Sulliver, 1998.
- ²Nicolas Berdiaev, *Les Sources et le Sens du communisme russe* [1938], Paris, Gallimard, 1963, p. 208.
- ³Boris Souvarine, *Staline. Aperçu historique du bolchevisme* (1935), Paris, Champ Libre, 1977, p. 474.
- ⁴*Ibid.*, p. 485.
- ⁵Paul Mattick, *Marx et Keynes*, Paris, Gallimard, 1969, p. 353.
- ⁶Cornelius Castoriadi, *Le Nouvel Observateur*, 2 janvier 1982, p. 14.
- ⁷Karl Marx, «La critique moralisante et la morale critique» (1847), *Œuvres III, Philosophie*, Paris, Pléiade, 1982, p. 754.
- ⁸Karl Radek, «Les voies de la révolution russe» (1922), in *Les Voies de la Révolution russe*, Paris, EDI, 1971, p. 85.
- ⁹*Ibid.*, p. 80.
- ¹⁰Karl Marx, «A propos de la question juive», *Philosophie, op. cit.*, p. 359.
- ¹¹Karl Marx, *La Sainte Famille. Philosophie, op. cit.*, p. 512.
- ¹²Léon Blum, *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann* (1901), in : *Œuvres*, t. 1, Paris, Albin Michel, 1954, p. 251.
- ¹³«La Russie soviétique d'aujourd'hui», *Rätekorrespondanz*, février, 1937, cité in : *La Contre-Révolution bureaucratique*, Paris, UGE, 1978, p. 24.
- ¹⁴André Breton, *Combat*, interview, 16 mai 1950 in *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1969, p. 276.
- ¹⁵Anton Pannekoek, lettre à *Socialisme ou Barbarie*, n° 14, 1954.
- ¹⁶Simone Weil, *Oppression et Liberté*, «Fragments» (1943), Paris, Gallimard, 1967, p. 212.
- ¹⁷Otto Rühle, *Fascisme brun, fascisme rouge* (1939), Paris, Spartacus, 1975, p. 45 sq.
- ¹⁸Michael Löwy, «Crise du marxisme ou marxisme critique», *M*, n° 38-39, juin-juillet 1997, p. 119.
- ¹⁹Maximilien Rubel, «Notes et variantes», in K. Marx, *Philosophie, op. cit.*, 1982, p. 1716.
- ²⁰*Rubel on Marx. Five Essays*. Edited and translated by Joseph O'Malley and Keith Algozin, Cambridge University Press, Cambridge, 1981, «Introduction», p. 8.
- ²¹Karl Korsch, *Karl Marx* [1938], Paris, Champ Libre, 1971, p. 262.
- ²²Maximilien Rubel, «Le Plan et la signification de l'«Économie»», in : K. Marx, *Œuvres II, Economie II*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1968, p. LXXXVI-CXXXVII.
- ²³Karl Marx, «Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel», *Philosophie, op. cit.*, p. 385.
- ²⁴«Une lettre de Karl Korsch», précédée d'un «Avertissement» de Maximilien Rubel, *Etudes de marxologie*, n° 18, avril-mai 1976, p. 934.

Sous-titres à insérer dans le texte :

«Lire Rubel aujourd'hui. Contre la feinte-dissidence d'hier et de demain», (*Les Temps maudits*, n° 15, janvier-avril 2003).

I. Rubel critique des marxismes.

II. Une œuvre pour Marx.

III. Donner un nom à la barbarie moderne.

IV. Marx tel qu'en lui-même.

V. Science et postulation libertaire.

VI. Marx et l'anarchisme, un défi pour notre temps.

VII. Critique de l'ancien mensonge déconcertant.

VIII. Marx et Rubel juges de leur histoire.

IX. Le nouveau mensonge déconcertant.

X. Altermondialisme et feinte-dissidence.

XI. S'il n'est pas minuit dans le siècle...